

MARIUSZ SZCZYGIEL

GOTTLAND

récits traduits du polonais
par Margot Carlier

Nous remercions Mme Lia Judita Perglerová
de nous avoir autorisés à reproduire
le dessin satirique de la p. 198 du présent ouvrage

Ouvrage conseillé par Margot Carlier

Titre original :

Gottland

Editeur original :

Wydawnictwo Czarne, Sekowa

© Mariusz Szczygiel, 2006

© ACTES SUD, 2008

pour la traduction française

ISBN 978-2-7427-8068-6

ACTES SUD

UNE PREUVE D'AMOUR

PREMIÈRE PARTIE : L'ÉTERNITÉ DURE HUIT ANS

Mme Kvitková, une ébarbeuse d'oies, a ébarbé soixante-douze oies en seulement huit heures, ce qui lui a valu de passer dans l'Histoire.

Le ministre de l'Information, M. Kopecký, déclare lors d'une conférence scientifique à Brno que le mont Elbrus est le sommet le plus élevé d'Europe ; affirmer que c'est le mont Blanc relève selon lui du "reliquat d'un cosmopolitisme réactionnaire".

Les autorités viennent d'établir la liste définitive des auteurs qu'on ne publiera plus jamais : Dickens, Dostoïevski, Nietzsche, et plusieurs centaines d'autres encore.

Le poète Sedloň écrit que les mots "nourriture" et "production" sont des mots éminemment poétiques.

On estime à vingt-sept millions le nombre de livres détruits à cette époque dans tout le pays.

Le Premier ministre Zápotocký résume ainsi les temps nouveaux : "Il n'est plus possible de vivre comme avant, notre vie est bien meilleure et plus joyeuse."

Deux ans plus tard, les dirigeants politiques les plus éminents seront condamnés à la pendaison sur l'ordre de Staline.

Place Wenceslas, sur la façade de l'hôtel *Zlatá Husa* – là où Andersen avait écrit son plus célèbre conte sur la classe oisive, intitulé *La Princesse au petit pois* –, est accrochée l'inscription suivante : "Avec l'Union soviétique pour l'éternité."

Tous les jours à minuit, pour clôturer ses programmes, Radio Prague diffuse l'hymne national de l'Union soviétique.

C'est dans cet esprit que la Tchécoslovaquie des années 1940 entame la nouvelle décennie : les années 1950.

Pour fêter l'anniversaire de Joseph Staline³, soixante-dix ans en décembre 1949, les autorités tchèques décident que neuf millions de personnes, parmi les quatorze millions que compte le pays, lui enverront des vœux.

Les signatures sont recueillies en seulement quatre jours. A cette occasion, on décide également d'ériger à Prague, sur la colline surplombant la Vltava, le monument de Staline le plus grand du monde.

Aucun sculpteur n'a le droit de refuser sa participation au concours organisé à cet effet. Dans un délai de neuf mois, cinquante-quatre artistes doivent présenter leurs projets. Dieu merci, Ladislav Šaloun est déjà mort ! disent les habitants de Prague à propos du sculpteur tchèque le plus réputé. Pour ne pas remporter le concours, Karel Pokorný, considéré comme son successeur, dessine le chef suprême avec les bras grands ouverts dans un geste amical, donnant ainsi à Staline un petit air de Jésus.

La plupart commettent la même erreur : "Ils représentent un Staline affecté", juge la commission.

A cinquante-six ans, Otakar Švec, fils d'un pâtissier spécialisé dans la confection de figurines en sucre, est un sculpteur frustré.

Outre ses débuts fort prometteurs où, encore étudiant, il sculpte un motocycliste, captant merveilleusement le mouvement dans la pierre, il réalise un monument du père de la République T. G. Masaryk, puis celui de Jan Hus. Les deux ont été détruits par les fascistes pendant la guerre. Après la Libération, il a commencé une statue de Roosevelt, mais n'a jamais pu la terminer, les communistes ayant pris le pouvoir. Qui plus est, avant la guerre, il avait exposé ses sculptures avant-gardistes en Occident. Il n'espérait plus recevoir de commande.

A présent, Otakar Švec façonne son modèle à la va-vite et – selon la rumeur – sous l'effet de deux bouteilles de vodka. C'est un honnête homme, aussi plagie-t-il volontairement un projet d'avant-guerre représentant Miroslav Tyrš, un activiste bourgeois que les communistes n'apprécient guère.

Hélas, il gagne.

Staline est à la tête d'un cortège. D'une main, il tient un livre, l'autre repose sur sa poitrine, sous son manteau.

Derrière, du côté gauche – soviétique donc – de Staline marche un ouvrier avec un drapeau, suivi d'un agronome, d'une partisane, et d'un soldat russe qui regarde derrière lui.

Du côté droit – tchèque – de Staline défilent un ouvrier avec un drapeau, une paysanne, un

scientifique et un soldat tchèque, regardant vers l'arrière.

Les plus téméraires ne tarderont pas à dire que tout le monde rentre dans le cul de Staline.

Un seul de ses boutons, disait-on, aura la taille d'une miche de pain.

La hauteur du monument est de trente mètres, la hauteur de Staline de quinze mètres, ce qui représente un immeuble de dix étages. La longueur du pied de deux mètres.

Tout de granit (ce qui jure avec l'ensemble de Prague construit en grès, mais le granit, contrairement au grès, résistera durant des siècles), le monument sera érigé sur la colline de Letná pour faire concurrence au château. Avec ses dimensions, il écrasera le passé. Placé exactement dans le prolongement de la rue de Paris et du pont Čech, il sera visible de la place de la Vieille-Ville.

Pour fabriquer un tel Staline, il faut deux cent soixante blocs de granit aux dimensions 2 x 2 x 2 mètres.

Trouver une carrière avec une roche suffisamment épaisse pour pouvoir y découper des morceaux de pierre aussi gros relève d'un miracle.

Deux architectes secondant Švec – M. et Mme Šturs – sont chargés d'imaginer un moyen de renforcement de la fragile colline de grès, afin qu'elle puisse soutenir le colosse.

Ils décident de remplir l'intérieur de la montagne de gigantesques blocs de béton qui formeront des salles souterraines.

Le peuple exprime ses premières inquiétudes au sujet du monument deux ans après l'annonce

du concours. Les croquis, maquettes et dessins de Švec sont exposés aux citoyens, ouvrant un large débat sur le "nouveau joyau de Prague".

— Je crains que les personnages ne se confondent les uns avec les autres et que de loin Staline ne soit pas assez visible.

— Pourquoi les dernières figures regardent-elles vers l'arrière ? Cela semble un peu trop avant-gardiste, non ? se demande-t-on.

— C'est essentiellement pour des raisons idéologiques, explique Švec. Il s'agit d'assurer la paix, de défendre sa patrie. Mais il faut aussi tenir compte des impératifs de la composition : avoir une belle vue à l'arrière du monument, et pas juste un soldat qui vous tourne le dos.

— Pourquoi en tant qu'artiste voulez-vous que notre peuple soit défendu sur un monument, camarade ?

— Défendre ses arrières est très important afin que les personnes placées devant se sentent en sécurité, répond le sculpteur.

Plus tard, on dira que les personnages derrière Staline, c'est une file d'attente pour de la viande.

Nombre de citoyens restent perplexes. "En tant que symbole, le monument nous inquiète. Il n'est pas une représentation fidèle et joyeuse, mais ressemble plutôt à un tombeau" (quatre signatures dans le livre d'or de l'exposition).

"Qui le camarade Staline est-il censé guider ? On dirait que les personnages derrière lui rampent, rasent littéralement un mur. Il faut détruire ce projet et organiser un nouveau concours."

"Le monument manque de goût. Ce géant de l'Histoire mérite qu'on lui consacre un peu plus d'attention."

Otakar Švec ne sait pas encore qu'il est devenu prisonnier de son oeuvre.

Les modèles qui posent pour le monument sont très probablement recrutés parmi des figurants des studios de cinéma Barrandov.

Bientôt le bruit se met à courir que l'homme qui avait posé pour Staline s'était soulé à mort. Puisque personne ne connaissait son nom, tout le monde à Prague l'appelait "Staline" et son psychisme ne l'a pas supporté.

Švec et les Šturs exécutent plusieurs maquettes du monument en terre glaise. D'abord de un mètre de haut, puis de trois mètres.

Le Parti et le gouvernement surveillent Švec de près. Le protocole de la rencontre de l'artiste avec les autorités, le 4 janvier 1951, contient douze pages d'observations.

Le personnage de Staline ne domine pas assez l'ensemble ! Le Premier ministre Zápotocký fait remarquer que même dans l'argile on devrait déjà voir qu'il s'agit de la statue du grand Staline – un homme d'un courage exceptionnel. En réalisant son oeuvre, l'auteur a sans doute reculé devant ses propres pensées, ajoute-t-il.

Huit ministres débattent avec le chef du gouvernement pour décider s'il faut abaisser les personnages derrière Staline ou surélever le guide suprême de la révolution avec un socle supplémentaire.

Le monument ne doit surtout pas ressembler de loin à un sarcophage !

Les personnages derrière Staline sont trop décoratifs.

L'artiste saura-t-il enfin aborder son oeuvre avec plus de profondeur ?

Pourquoi refuse-t-il d'exécuter plusieurs modèles en argile et de les présenter aux autorités ?

Finalement, le Premier ministre arrive à la conclusion qu'Otakar Švec a pris peur de son monument.

Le sculpteur ignore tous ces propos. Avec ses collaborateurs, il n'est convié à la réunion que quarante-cinq minutes plus tard. C'est l'architecte Štursová qui se justifie la première : ils ont fait exprès de ne pas surélever le personnage de Staline, afin de ne pas l'éloigner du peuple, parce qu'il vient lui-même du peuple et qu'il le guide.

A son tour, Švec explique aux autorités que leur souhait d'agrandir davantage Staline donnerait au monument deux échelles de grandeur différentes. "Du point de vue purement artistique, ce serait insupportable", affirme-t-il.

Le gouvernement lui achète un atelier plus spacieux, l'ancien étant devenu trop petit. Les représentants du Parti organiseront désormais leurs réunions chez lui.

Ils arrivent avec leurs canifs.

A chaque visite, ils les plantent dans l'argile pour raccourcir les têtes des gens derrière Staline.

Le premier homme au canif, c'est le ministre selon lequel considérer le mont Blanc comme le plus grand sommet d'Europe n'était qu'un "religat du cosmopolitisme réactionnaire".

Le propriétaire du deuxième canif se montre le plus irascible. Il s'agit du professeur Zdeněk

Nejedlý, l'auteur de *l'Histoire universelle de la musique*. Historien d'art aux penchants démocratiques, il a fui pendant la guerre à Moscou où il est devenu professeur. Depuis son retour, il passe pour un théoricien universel dans la Tchécoslovaquie communiste.

En 1951, il est ministre de l'Education, de la Science et de l'Art. Il publie un célèbre essai sur le nouvel art et l'amour. "Les gens continueront à s'aimer, constate-t-il, mais nous attendons qu'à l'ère du socialisme ils s'aiment encore plus et encore mieux en tant que classe ouvrière. Qu'il n'y ait plus en eux toute cette duplicité des «amours malheureuses», ni cette déchéance des sens dans laquelle se vautrait volontiers l'érotisme bourgeois."

Il déteste en particulier ce qui a fait la gloire de la Tchécoslovaquie avant la guerre : la photographie avant-gardiste. Lorsqu'il voit une ombre ou une traînée de fumée photographiée sans contexte précis sur des clichés de Rössler datant des années 1920, cela le met hors de lui.

(A la mort de Staline, Nejedlý déclara que désormais le monument tchèque exprimera avec force la vérité essentielle sur le grand timonier : Staline vivra pour l'éternité.)

Quatre mois après la première mise en garde, Švec en reçoit une deuxième. Le pouvoir lui adresse également des avertissements en 1952, en 1953 et en 1954.

Quatre années passent : les tailleurs de pierre travaillent depuis longtemps sur les blocs de granit, les échafaudages et la grue sont mis en place, mais on demande encore au sculpteur "d'adoucir et de corriger certaines silhouettes pour qu'elles n'aient pas l'air despotiques". Švec fait

venir des femmes dans son atelier, et il boit avec elles.

Il est convoqué pour s'expliquer.

Un an avant l'inauguration du monument, ne supportant plus cette situation, son épouse ouvre le gaz dans sa salle de bains.

Selon la rumeur, Švec la retrouve morte dans sa baignoire.

Des nouveaux doutes apparaissent bientôt, qui heureusement n'ont rien à voir avec le sculpteur. Le Staline de pierre est arrivé à Prague, il s'est arrêté au bord de la rivière pour embrasser de son regard serein la cité merveilleuse.

Il est arrivé de l'est, alors comment se fait-il qu'il se trouve sur la rive ouest ?

S'il était en train d'entrer à Prague, il se serait bien arrêté au bord de la rivière, mais le dos à la ville. Donc il n'entre pas.

S'il n'entre pas, il sort peut-être ?

Mais pour quelle raison ?

Qu'est-ce qui lui déplaît dans la Prague communiste ?

A peine la Vltava traversée, il fait demi-tour ?

Pourquoi regarde-t-il vers l'est ?

Peut-être, avant d'entrer dans la ville, jette-t-il seulement quelques petits regards nostalgiques derrière lui ?

Des centaines de pages remplies au sujet du monument sur des machines à écrire tchèques, puis classées top secret, prouvent que la multiplication des doutes est telle une course éperdue dont on ne connaît pas l'arrivée. Personne n'est capable de prévoir quand et comment elle se terminera. Et chaque chose peut devenir son contraire à tout moment.

Nous sommes au printemps 1955, deux ans après la mort de Staline.

L'inauguration du monument est prévue pour le 1^{er} Mai. L'acte d'érection est prêt. Sur ses dix-sept pages, il précise non seulement que le Petit Père des peuples domine Prague, mais souligne aussi qu'il "regarde en direction de la chapelle de Bethléem".

Incroyable pour l'époque communiste.

Il s'agit de la chapelle où Jan Hus avait prononcé ses sermons. La propagande communiste s'empare ainsi de la religion : Hus était un révolutionnaire, les hussites – la première organisation communiste, et leurs expéditions de pillage – une simple incitation des peuples voisins à la révolte contre le féodalisme.

Ainsi, entre Staline sur les hauteurs de Letná et le prédicateur Hus de la chapelle de la place de Bethléem, s'étendra un fil rouge ténu mais visible.

Švec sait parfaitement que son monument est une horreur esthétique, outrée et pompeuse.

Il sait aussi que son œuvre ne plaît pas aux autorités, mais cela pour une tout autre raison. Par aversion envers le sculpteur, le pouvoir ne communique plus avec lui que par l'intermédiaire des Šturs.

En même temps, la presse n'arrête pas ses louanges : "Du point de vue idéologique, c'est la seule œuvre qui montre le généralissime Staline à la fois comme homme d'Etat, bâtisseur, chef victorieux, guide spirituel du peuple, et comme le camarade Staline, l'être humain, l'un d'entre nous."

Un soir, peu avant l'inauguration.

Otakar Švec quitte son atelier, hèle un taxi et se fait conduire à Letná pour contempler son monument incognito.

Il demande au chauffeur ce qu'il pense de cette œuvre.

— Je vais vous montrer un truc, répond le taxi. Regardez bien le côté soviétique.

— Et qu'y a-t-il de ce côté ?

— Bah, cela se voit, non ? La partisane tient le soldat par la braguette.

— Quoi ?!

— Monsieur, je vous le dis, après l'inauguration, celui qui l'a fait sera fusillé à coup sûr.

De retour dans son atelier, Otakar Švec se suicide.

La nouvelle de sa mort est tenue secrète, personne n'a le droit de la divulguer.

Le nom de Švec n'apparaît pas sur le monument.

Le 1^{er} mai 1955, lors de la cérémonie d'inauguration, on annonce que c'est le peuple tchèque qui en est l'auteur.

Des rumeurs font état de plusieurs victimes. "Sept personnes au total se sont tuées sur le chantier, reprit le sacristain, le premier, c'était le sculpteur, l'auteur du projet de la statue, le dernier un manœuvre qui est arrivé encore petite le lundi matin et qui a fait craquer une planche du sixième étage. Il est tombé la tête la première et s'est tué en heurtant le petit doigt de la statue."

Le sacristain de la nouvelle de Hrabal *La Trahison des miroirs* doit se tromper. Le Staline de

Prague n'avait pas un seul doigt pointé. Si quelqu'un s'est tué, ça ne pouvait être que contre sa main.

Le monument reste sur place durant huit ans, jusqu'en 1962.

Il survit de sept ans au dégel de 1956 et à la condamnation de Staline.

On le condamne, certes, mais en URSS, en Pologne ou en Hongrie. Au sujet de 1956 en Tchécoslovaquie, l'historienne française Muriel Blaive a écrit un livre intitulé *Une déstalinisation manquée*.

L'absence de réactions fortes à l'égard de ce qui se passe chez les voisins est pour le moins étonnante, et l'on observe même un durcissement du régime de Prague. Dans des conversations privées, les gens disent par exemple (selon les rapports de la Sécurité) qu'il faut "s'en remettre à Dieu pour que ces bêtes sauvages de Hongrie ne viennent pas chez nous pour nous tuer tous". Les tentatives de manifestations estudiantines ne trouvent pas d'écho auprès de la population.

En revanche, une manifestation de fidélité à l'Union soviétique est organisée à Prague, où l'ambassadeur russe est accueilli par deux cent cinquante mille personnes. "Même le gouvernement tchèque s'étonne du conformisme de la société", rapporte l'envoyé du *Journal de Genève*.

Comment l'expliquer ?

Trois ans auparavant, une réforme monétaire a été mise en œuvre, vécue comme une grande escroquerie par la population ; les gens sont sortis dans la rue, plusieurs usines ont débrayé.

Staline n'était plus là pour agiter le spectre de la troisième guerre mondiale ; aussi, pour remonter le moral de la nation, les usines d'armement tchèques se sont-elles reconverties dans la production de téléviseurs, de gramophones et de frigidaires. Depuis, le marché déborde de produits de consommation.

Le jour où Khrouchtchev prononce son célèbre discours au XX^e congrès du PCUS, le président Zápotocký présent au congrès (le même qui avait surveillé Švec lorsqu'il était Premier ministre) rencontre à Moscou des étudiants tchèques et slovaques. Sur place depuis un certain temps, les étudiants savent déjà que Khrouchtchev considère Staline comme un assassin. Ils veulent en discuter avec leur président.

— Avez-vous vraiment envie de vous plonger dans tout ce fourbi ? demande Zápotocký. Une politique sage, c'est de ne pas s'en mêler, ajoute-t-il.

La délégation pragoise des fidèles disciples de Staline se trouve dans l'embarras. A Moscou, on vient de dénoncer publiquement les crimes du chef de la révolution, mais la délégation n'a aucun intérêt à rendre public le discours de Khrouchtchev à son retour au pays. Ce serait signer sa fin.

Qui plus est, en Tchécoslovaquie, il n'y a personne capable de former un nouveau pouvoir, comme Gomulka en Pologne.

Les actualités télévisées.

Une journaliste demande à un homme d'âge moyen, passant sur l'esplanade de Letná, comment il voit l'héroïsme aujourd'hui. "Dans le temps, les gens courageux partaient à la guerre", ajoute-t-elle en brandissant son micro.

L'ouvrier Josef Král réfléchit un instant. "L'hérisme de notre époque, c'est de faire tout ce qu'on nous demande et ce qu'on exige de nous", répond-il.

Nous savons donc qu'un petit peuple qui veut survivre dans des conditions défavorables doit s'adapter. Il l'a compris avec les Habsbourg et au moment du protectorat de Bohême-Moravie.

L'écrivain Pavel Kohout fait remarquer qu'après la guerre l'armée russe n'était pas présente en Tchécoslovaquie, il n'y a pas eu de putsch — les communistes jouissaient d'un véritable soutien populaire et ils ont obtenu plus de quarante pour cent des voix aux élections de 1946. Trahie par l'Angleterre et par la France, la nation tchèque avait subi l'annexion et l'occupation de son territoire en 1938. Par conséquent, lorsque les communistes ont pris le pouvoir, l'Union soviétique apparaissait comme le seul allié valable. Par ailleurs, un siècle plus tôt, l'éveil de la conscience tchèque, František Palacký, avait déjà prédit que si les Tchèques se rapprochaient un jour de la Russie ce serait forcément dans un acte de désespoir.

— Voilà pourquoi, explique Pavel Kohout, il a été tellement difficile pour les supporters des communistes d'avouer qu'ils avaient rendu inconsciemment un grand service au diable. Ce qui pourtant est très vite apparu.

Sous la statue de Staline, dans les salles à l'intérieur de la montagne, des prostituées reçoivent des clients. Avant elles, un peintre connu y avait installé son divan. Mais on a découvert qu'il faisait

venir des filles un peu trop jeunes. Et avant lui, on y avait stocké des tonnes de pommes de terre.

L'année 1961. A Moscou se déroule un autre congrès du Parti durant lequel Khrouchtchev poursuit sa critique du stalinisme.

La momie de Staline est retirée du mausolée de la place Rouge, ce qui oblige Novotný, le nouveau président de Tchécoslovaquie et successeur de Zápotocký, à prendre enfin position et à agir.

En 1952, il faisait partie de ceux qui s'étaient partagé les objets de valeur laissés par leurs camarades pendus. A présent, il doit préparer leur réhabilitation et reconnaître que le Parti peut commettre des erreurs.

Une de ces erreurs, c'est le gigantesque monument érigé "pour l'éternité".

L'homme qui doit liquider Staline — l'ingénieur Vladimír Křížek — reçoit de la part des autorités la recommandation la plus curieuse qu'il ait jamais entendue : "Il faut détruire le monument avec la plus grande dignité."

L'ingénieur, un grand spécialiste dans une entreprise du bâtiment, demande alors des explications. Le monument est un véritable monstre de béton, dont la cavité recouverte de granit a été raccordée avec l'intérieur de la colline par une construction spéciale en béton armé. Personne n'aurait pu prévoir qu'on allait le détruire un jour. Le seul moyen pour y parvenir, c'est de le faire sauter.

— Détruisez avec dignité. Il ne faut surtout pas entacher le prestige de l'URSS, lui recommande le secrétaire du comité local du Parti, avant d'énumérer les conditions.

Il est interdit de bourrer d'explosifs la tête de Staline.

Personne n'a le droit de tirer sur la tête. Aucun coup de feu ne doit être entendu. Il est formellement interdit d'en parler, de photographier ou de filmer la destruction. Si quelqu'un le fait, il sera immédiatement arrêté. L'entreprise de l'ingénieur Křížek est tétanisée par la peur.

De jour comme de nuit, le terrain autour du monument est étroitement surveillé. On fera exploser l'ensemble, mais on décide de démonter la tête de Staline à la main. Deux tailleurs de pierre (père et fils) s'y suspendent et retirent les pavés à coups de marteau, un à un, tous les vingt centimètres. Ils n'osent pas les jeter par terre, alors un ascenseur les fait descendre.

L'explosion est confiée au meilleur pyrotechnicien du pays, Jiří Příhoda. Il sait que la moindre erreur de sa part peut faire sauter la moitié du centre-ville.

Il réfléchit sans dormir pendant deux semaines, plongeant de temps à autre dans un petit somme d'environ trois minutes. Il prépare deux mille cent charges d'explosif.

Il espère faire sauter le monument en une seule fois, mais les militaires envoyés à tout hasard par le pouvoir viennent y mettre leur nez. Ils l'obligent à procéder en trois étapes, de peur que les morceaux du monument, projetés au dessus de la ville, ne tuent des gens. Ils ne le lâchent pas d'une semelle, l'empêchent de se concentrer et n'arrêtent pas d'ergoter.

Tout d'abord, Jiří Příhoda est saisi d'une crise d'hystérie. Puis il avale six verres de vodka à la prune et – appuie sur le bouton du mécanisme.

Lorsque tout est terminé, il s'assoit dans l'herbe et éclate en sanglots.

Une ambulance le conduit dans un hôpital psychiatrique.

Les explosions ont parfaitement réussi. Pour nettoyer le quartier des débris en acier et en béton, il faudrait une année entière.

La presse n'a donné aucune information sur la destruction du monument.

Il n'y a jamais eu de monument de Staline à Prague.

DEUXIÈME PARTIE : LA COMPOTE DE SAUVETAGE

Staline a laissé derrière lui un socle de onze mètres. Aujourd'hui, un métronome y est posé. L'énorme aiguille rouge se balance tantôt vers le côté soviétique tantôt vers le côté tchèque. Tout autour se déchainent des amateurs de skate ; sur l'ancien escalier, quelqu'un a laissé une inscription à la peinture blanche, recherchant sans doute le contact avec son prochain : impossible-katerinarybova@seznam.cz.

De temps à autre, il n'y a plus de sponsors pour payer l'électricité, et l'aiguille s'immobilise.

— Regardez, le temps s'est de nouveau arrêté, disent alors les gens. Mais ce n'est pas une bonne métaphore pour cet endroit, loin s'en faut.

En effet, le temps s'est tellement accéléré ici que la mort d'Otaakar Švec, survenue dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, apparaît aujourd'hui tel un événement de l'époque de l'écriture cunéiforme.

J'ai toujours été irrité par le fait que les Tchèques n'aient jamais écrit l'histoire de la construction, puis de la chute de la plus grande preuve d'amour dans l'Europe communiste.

J'ai dû rapidement me rendre compte que, pour ce faire, il fallait devenir archéologue.

Aux Archives centrales de la République tchèque, lorsqu'on m'apporte le dossier *Stalinuv památník v Praze* ("Monument de Staline à Prague"), avec les tampons attestant que les documents ont été rendus publics depuis seulement trois jours, je ressens une excitation agréable : c'est grâce à ma demande, personne ne s'y était intéressé avant moi.

Des dizaines de procès-verbaux au sujet du monument, la plupart avec l'inscription "confidentiel". En revanche, il n'y a rien sur les victimes du chantier de construction, et pas grand-chose sur le sculpteur lui-même, sinon qu'il a subi une grande pression. Aucune information sur le fait qu'il a mis fin à ses jours.

Si le corps a été retrouvé dans son atelier, la police secrète a dû examiner les lieux. Les agents ont sûrement interrogé les voisins, fouiné. Il doit y avoir au moins une note. Ils ont dû consigner les circonstances de la découverte du cadavre.

Je fais la demande de recherche du dossier d'Otakar Švec dans les archives de la Sécurité. Puis j'attends – d'octobre 2003 jusqu'à janvier 2004.

Pour finir, ils me répondent qu'ils n'ont trouvé aucun document correspondant à ce nom.

Selon le sculpteur Olbram Zoubek, Otakar Švec s'est suicidé au gaz dans la salle de bains, comme sa femme. (C'est bien possible que ce soit

vrai, vu que Zoubek avait longtemps employé chez lui le plâtrier M. Junek, un collaborateur fidèle de Švec, décédé depuis.)

Selon le documentariste Martin Skyba, il s'est tiré une balle dans la tête avec un pistolet. (C'est possible qu'il soit très bien informé, il réalise des documentaires historiques.)

Selon Petr Wittlich, un historien d'art, le sculpteur s'est pendu. (C'est bien possible, vu que le professeur Wittlich a écrit la seule monographie consacrée à Švec peu après sa mort.)

— Et où s'est-il pendu ?

— Dans son atelier, le grenier mansardé du palais Korona, sur la place Wenceslas.

J'ai mis trois jours à vérifier si le sculpteur avait un atelier au palais Korona. Il n'en avait pas. Il possédait deux ateliers, mais pas dans le centre (d'ailleurs, ils n'ont gardé aucune trace de lui). Je le raconte au professeur.

— Je n'ai fait qu'écrire sur lui, je ne l'ai pas connu personnellement. Il n'avait pas d'enfants, et aujourd'hui vous ne trouverez personne à Prague qui l'aurait connu, ils sont probablement tous morts de leur bon droit.

Une fois, il est même arrivé qu'on décale de huit ans la mort de Švec. La faute en revient à Josef Skvorecký. Dans son célèbre livre *Le Šavophone basse et autres nouvelles* – l'histoire de la Tchécoslovaquie racontée aux Américains –, il a écrit que Švec n'avait pas survécu à la destruction de son monument.

"En voyant son Goliath plus vrai que nature se transformer morceau par morceau en un monstre, comme tout droit sorti de l'atelier de Giacometti, il se donna la mort."

De deux choses l'une : soit l'auteur s'est fié à une rumeur, soit il a estimé que le suicide avant l'inauguration du monument aurait été trop décevant pour un lecteur étranger. Et dans l'hypothèse d'une éventuelle adaptation au cinéma, il est bien plus spectaculaire de se suicider au vu de la destruction de son oeuvre.

Malgré le vin rouge *frankovka*, le pyrotechnicien Jiří Příhoda reste plutôt avare de paroles. Si je n'avais pas été au courant de son transfert à l'hôpital, il ne m'en aurait pas parlé de lui-même.

— Cette explosion, c'était la chose la plus terrible de ma vie, même si j'ai eu à accomplir d'autres tâches difficiles par la suite. Parler de tout cela n'a plus aucun sens, dit-il. Tant de souffrances...

Alors on n'en parle pas.

Mais une semaine plus tard je tombe sur la description de l'explosion dans un roman totalement méconnu, intitulé *Café Slavia*. L'auteur s'appelle Ota Filip. En 1960, il a été contraint par le pouvoir à travailler dans une mine.

Je rappelle donc le pyrotechnicien. Je lui dis que j'ai trouvé quelque chose sur son explosion. Le lendemain matin, l'épouse de M. Příhoda me confie dès l'entrée que la nuit dernière a été un véritable enfer pour son mari. "Qui a bien pu écrire des choses, et quoi au juste ?" n'arrêtaient-ils pas de répéter en tremblant.

— Mais nous sommes en 2003, précisé-je.

— Aucune importance, répond-elle.

Je me mets à lire à haute voix : "La nuit suivante, c'était la pleine lune. La Vltava ressemblait à un serpent argenté qui se serait lové sous les ponts. Et c'est alors qu'arriva un tremblement de terre."

— Exact... acquiesce M. Příhoda en portant la main à la poitrine.

"Un nuage gris de poussière enveloppa Staline jusqu'au cou. Soudain, il s'illumina de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La tête de Staline s'élevait encore dans cette lumière étrange, mais déjà il se penchait en avant, alors qu'une force terrible lui brisait la nuque. Les pierres tambourinèrent contre les toits, puis retombèrent dans la Vltava, devenue terne et sans éclat. L'écho de l'explosion se répercuta dans la ville, transperçant l'épais nuage de poussière, suspendu au-dessus du centre telle une cloche grise."

— Mais les détonations ont eu lieu de jour ! s'offusque Příhoda.

"Puis le silence se fit. Helena von Molwitzová poussa un cri et s'écroula par terre. On ne la retrouva que vers midi, elle était couchée dans l'herbe..."

— Mon Dieu, mais qu'est-ce que vous me lisez là !

"Ils la portèrent sur une civière jusqu'à l'immeuble de l'ambassade. Elle avait le visage ensanglanté."

Le pyrotechnicien Jiří Příhoda n'arrive plus à se calmer :

— A la liquidation, un seul homme a trouvé la mort, et cela bien avant l'explosion. Il faisait partie de la commission. Il est allé dans les salles sous le monument, il a trébuché sur une planche, il est tombé et ne s'est plus relevé. Pourquoi inventer d'autres victimes ?

— Parce que Staline a besoin de victimes, Jiříko, lui explique sa femme.

— Une fois, ils ont écrit que sa tête était tombée et qu'elle avait roulé sur le pont, jusqu'à

la place de la Vieille-Ville. Et ensuite tout est ma faute !

— Peu après Staline, il a fait un infarctus, raconte Mme Příhoda. Depuis le moment où il n'a pas fermé l'œil durant les deux semaines précédant l'explosion, cela va faire maintenant quarante et un ans que mon mari ne dort plus.

— Je m'endors comme cette nuit, juste cinq minutes. Je rêve, je ne sais pas de quoi exactement, je sais juste que je serre les dents et que je dis : Je ne le permets pas !

Dans son édition du week-end, le quotidien *Lidové noviny* publie mon annonce avec la photographie des modèles qui avaient posé pour Švec. Je suis tombé sur cette photo au musée du Communisme à Prague, mais je n'ai pu retrouver aucun nom nulle part.

Dans l'annonce, je précise que je cherche ces personnes ou leurs proches.

Je reçois cinq lettres. Toutes me disent à peu près la même chose : l'expéditeur a des voisins encombrants et me demande de l'en débarrasser si possible.

Il y a deux ans, la télévision tchèque a montré un téméraire qui avait filmé l'explosion en cachette, avec une caméra amateur. A cette occasion, il fut rappelé qu'un pays totalitaire avait autant peur d'une caméra que d'armes à feu.

L'homme en question est un certain M. M., il a l'âge de tous les témoins – quatre-vingts ans environ. Il porte une veste écossoise et un foulard noué autour du cou. Il me montre une revue où il publie des articles sur les vins moraves.

— J'ai filmé l'explosion avec un copain. Il avait une caméra huit millimètres, on s'est cachés dans les buissons de la colline d'en face. Pendant que l'un tournait, l'autre faisait le guet. Le copain était mon chef d'équipe, car nous avons travaillé comme ouvriers sur le chantier de construction d'un tunnel, tout près de Staline.

— Comment ça, comme ouvriers ? demandé-je en fixant son foulard et la revue sur les vins.

— Oui, j'étais un ouvrier routier.

— Avec une caméra ?

— C'est-à-dire que j'étais ouvrier le matin, et le soir j'écrivais les scénarios d'émissions de variétés pour la télé, bien entendu sous un pseudonyme. A l'âge adulte seulement, j'ai pu faire une école de journalisme. Mais je n'aime pas du tout évoquer cette époque.

— Mais vous avez commencé.

— Alors je termine : j'ai été forcé de devenir ouvrier, et cessez enfin de m'embêter avec ça.

— Pourquoi ?

— Ce ne sont pas des choses dont on aime se souvenir, dit-il en baissant la voix, comme si quelqu'un d'inopportun pouvait l'entendre.

Nous tenons cette conversation au *Café Arco*, où Kafka avait l'habitude de venir en son temps, et où le ministère de l'Intérieur avait plus tard établi sa cantine.

M. M. sort de sa serviette la photo de la partie soviétique du monument.

— Vous voyez, j'ai réglé l'appareil pour saisir au mieux le geste de la partisane qui tient la braguette du soldat, dit-il en pointant du doigt le cliché. Certains ont été informés que Švec s'était suicidé à cause de cette malheureuse braguette.

— Et qui les a informés ?

— Au moins une quinzaine de taxis de Prague racontaient, dans le plus grand secret, qu'ils l'avaient conduit ce jour-là devant le monument.

Le sculpteur Olbram Zoubek est un homme énergique, il a soixante-dix-sept ans et ne ressent pas de peur irrationnelle.

Il était étudiant à l'époque où Švec travaillait sur son Staline.

Après l'immolation de Jan Palach en 1969, il a réussi à pénétrer dans la morgue et à prendre les empreintes de deux masques posthumes du héros national, gardé par des hordes d'agents de la police secrète. Alors moi aussi je parviendrai à obtenir des informations sur Švec.

Zoubek connaît un sculpteur qui a travaillé avec Otakar Švec sur le monument de Staline. Il s'appelle Josef Vajce. C'est la seule personne encore vivante à l'avoir connu.

Génial !

Pour ne pas effrayer le vieil homme, Zoubek l'appelle lui-même.

— Ecoute-moi, Josef, dit-il. Dans une heure, un jeune Polonais te passera un coup de fil... (C'est bon, il vous recevra, confirme-t-il en me faisant un clin d'œil.)

Je quitte Zoubek. Une heure plus tard, un homme à la voix de vieillard décroche son téléphone.

— Désolé, mais cela fait une semaine que M. Vajce est en Ukraine et j'ignore complètement quand il sera de retour.

J'ai réussi à me procurer une liste de noms des commentateurs et des techniciens radio qui

avaient travaillé pour la retransmission en direct de la cérémonie d'inauguration.

La plupart ne figurent pas dans le bottin, mais j'en ai quand même trouvé quelques-uns.

— Tu es des nôtres, partisane valeureuse, toi qui relèves la tête sur notre monument...” disait à l'époque la présentatrice Sylvie Moravcová.

— Je vous entends très mal, dit-elle aujourd'hui. Je suis devenue sourde, ce n'est pas la peine de venir me voir, monsieur, car je ne me souviens de rien, sauf si vous avez envie de goûter mon excellente compote de fruits.

— Des files de gens gravissent lentement l'escalier. Ils rendent hommage au grand Staline et prêtent serment de toujours défendre la liberté dont nous ont fait cadeau les vaillants soldats russes, et de faire de notre patrie un paradis terrestre”, déclamaît le présentateur Vladimír Brunát.

— J'ai quatre-vingt-cinq ans, je suis aveugle et cloué dans un fauteuil roulant, mais je vous aiderai volontiers, dit-il aujourd'hui. L'auteur du monument ? J'ai réalisé une émission sur l'inauguration, mais je ne connaissais pas le nom du sculpteur, j'en suis sûr. Non, on n'était pas au courant de son suicide. Incroyable ! Mais on ne savait pas toutes ces choses-là à l'époque.

Mes observations de la langue tchèque me conduisent à faire un constat. En effet, dans la situation où quelqu'un dirait : “J'ai eu peur d'en parler”, “Je n'ai pas osé le demander”, “Je l'ignorais totalement”, un Tchèque dira plutôt :

ON N'EN PARLAIT PAS,

ON NE LE SAVAIT PAS,

ON NE LE DEMANDAIT PAS.

La forme neutre, je l'entends souvent lorsqu'il faut parler du communisme. Comme si les gens ne se reconnaissaient aucun pouvoir et refusaient toute responsabilité personnelle. Comme s'ils voulaient constamment rappeler qu'ils faisaient partie d'un ensemble, largement marqué par le péché de la défaillance.

A un collègue qui écrit sur les bourreaux et les victimes du communisme, je parle de leur refus de se souvenir.

— C'est parce qu'ils ont peur, constate Piotr Lipinski.

— Cinquante ans après ? Aujourd'hui, alors qu'ils n'ont plus aucune raison d'avoir peur ?

— Tous ceux que tu as rencontrés ont environ quatre-vingts ans. Les quinze dernières années de liberté, ce n'est qu'un petit épisode dans leur vie. Trop court pour acquérir la certitude qu'il s'agit d'un état durable, qui ne changera plus.

A Prague, le monument de Staline existe toujours.

(2004)

LA VICTIME DE L'AMOUR

Été 2006. Une semaine avant la mise sous presse de ce livre, je reçois un e-mail d'un employé des archives du ministère de l'Intérieur de la République tchèque. Il m'annonce qu'il a enfin réussi à retrouver le dossier intitulé "Le suicide de l'artiste Švec".

J'aurais tellement voulu l'avoir au moment où j'écrivais "Une preuve d'amour", mais je ne l'ai reçu que deux ans et demi après la publication du reportage dans la revue *Grand Format*.

Lorsque les enquêteurs et les agents de la police de la sûreté ont fait sauter la porte de l'appartement de Švec (verrouillée de l'intérieur par deux serrures avec des clefs dedans), le sculpteur était allongé sur le même divan que jadis son épouse, qui elle aussi avait mis fin à ses jours. Les volets étaient tirés. Une odeur de gaz imprégnait l'air.

Sur la table, Švec avait laissé une lettre adressée à son notaire, M. Dvořák.

La lettre commençait par la phrase : "Je m'en vais rejoindre ma femme Vlasta, et je lègue toute ma fortune, y compris le dernier versement pour le monument de Staline, aux soldats qui ont perdu la vue à la guerre." En outre, il avait

demandé que sa crémation soit payée avec l'argent laissé dans l'appartement et qu'on vende sa voiture.

Il n'a pas écrit le moindre mot sur les raisons de son suicide.

Les policiers enquêteurs ont retrouvé le notaire en question. C'était un ami de Švec. "Vlasta a eu raison d'ouvrir le gaz, lui aurait confié le sculpteur. Au moins, elle ne vieillira pas. Pourquoi devrais-je aller inaugurer le monument alors qu'elle n'est plus là ?"

Il se serait plaint au notaire. Il rêvait d'être nommé professeur, mais ce ne fut pas le cas. Il espérait recevoir une distinction de l'Etat, mais n'en a jamais eu.

Un sculpteur travaillant avec Švec sur le monument avait dit aux enquêteurs que "sa mort avait sans doute été précipitée par des commentaires des officiels au sujet de son oeuvre". De plus Švec entendait les gens dire qu'il était un artiste trop cher et que, pour le prix de son monument, on aurait pu bâtir deux cités ouvrières.

Il confia également que Švec était très préoccupé par la fragilité de la colline sous Staline. Le lourd renforcement en béton ajoutait au risque de la voir s'écrouler sous le colosse dont il était le créateur.

La femme qui venait faire le ménage chez lui avait remarqué une certaine nervosité chez le "maître". Il lui aurait dit que le ministre Kopecký "l'avait pris en disgrâce ces derniers temps, qu'il ne lui accordait plus autant d'attention qu'auparavant, et que Vlasta lui avait montré le bon chemin à suivre".

Chargé de l'enquête, le lieutenant Kraus transmit à ses supérieurs le mobile officiel : "Le suicide d'Otakar Švec fut causé par la mort de son

épouse, la solitude, et les remarques critiques sur son oeuvre prononcées par quelques spécialistes."

Dans ses papiers, on trouva des ordonnances pour des barbituriques et des "photographies de personnalités haut placées aux Etats-Unis".

La police a forcé la porte de l'appartement du sculpteur le 21 avril 1955 (neuf jours avant l'inauguration du monument). Il s'était suicidé le 3 mars, selon la date figurant sur sa lettre et les conclusions de l'enquête. (Par la suite, pour des raisons que j'ai du mal à comprendre, les dictionnaires et les encyclopédies indiquèrent le 4 avril comme date de sa mort.)

Le corps d'Otakar Švec est resté cinquante jours dans son appartement. Durant tout ce temps-là, le gaz était ouvert.

Ainsi, pendant les cinquante jours précédant l'inauguration du plus grand monument de Staline au monde, personne ne s'était vraiment soucié de savoir où se trouvait son créateur.